

Ruben Saillens, prophète camisard ?¹

Introduction

Prophète...

« Saillens ! Un orateur ? Ah ! Oui, sans doute. Mais plus et mieux encore : un prophète inspiré ! ». Ainsi parle Marcel Verseils, le pasteur d'Anduze, dans l'article² qu'il consacre à la mémoire de Ruben Saillens le 1^{er} mars 1942. Jules-Marcel Nicole, alors pasteur réformé évangélique à Alès, écrivant au même moment³, évoque comment l'« intelligence alerte » de Saillens faisait ressortir l'absurdité de l'erreur avec, dit-il, « un humour tantôt bonhomme, tantôt dramatique, qui rappelait celui des vieux prophètes. » Le chef de file des Églises libres depuis leur synode décisif (et saint-jeannais) de 1938, Maurice Antonin, qui avait été longtemps pasteur à Saint-Jean, dira de lui, en envoyant ses condoléances à la famille, qu'il avait été un « Prophète de la Bible et de la Croix ». Bien sûr, le terme suranné de prophète n'évoque rien d'autre que la figure ordinaire en protestantisme du prédicateur, c'est une équivalence biblique de base que Ruben Saillens lui-même explique à 18 ans déjà de Londres à sa fiancée (« *le prophète du Nouveau Testament, lui écrit-il, c'est le prédicateur* »). Mais le type du prédicateur manque de relief pour évoquer l'ampleur d'un ministère d'orateur hors du commun, et le terme d'évangéliste, employé à combien juste raison à propos de Ruben Saillens, reste en français trop obscur pour être évocateur. Prédicateur et évangéliste par excellence, Ruben Saillens a été *prophète* ; il a « gravi plus de chaires » et d'estrades qu'aucun de ses contemporains, il s'est

¹ Allocution prononcée le 21 mai 2005 à Saint-Jean-du-Gard à l'occasion de la commémoration du cent cinquantième de la naissance de Ruben Saillens.

² Dans le journal *Christ et France*.

³ *Revue de théologie de la Faculté d'Aix*.

adressé avec une autorité inégalée aux auditoires les plus divers, aux humbles comme aux grands de ce monde. Robert Dubarry, le pasteur de Nîmes, qui ne reculait pas devant la statistique, estimait à une quinzaine de milliers le nombre des prédications prononcées dans sa vie, ce qui n'aurait permis qu'au seul Wesley de soutenir la comparaison avec lui⁴. Quant à sa valeur d'orateur, Ruben Saillens a été considéré par les connaisseurs les plus avisés comme l'un des plus grands. « Monsieur Saillens est le plus grand prédicateur du monde » disait de lui son ami l'Américain A. C. Dixon⁵, orfèvre en la matière, alors qu'il ne l'avait entendu qu'en anglais ! Le député Gaston Riou⁶ le considérait comme le meilleur orateur français de son temps, « plus grand (même) qu'Aristide Briand, pensait-il, car mieux servi par son sujet ».

Camisard...

Et si Ruben Saillens fut bien un prophète, il est remarquable qu'il l'ait d'abord été dans son propre pays. « Mardi soir », écrit-il relatant dans l'été 1875 une semaine qu'il vient de vivre à Saint-Jean et dont nous reparlerons : « réunion d'Alliance Évangélique, sous la présidence de M. Meynadier pasteur national qui a fait un discours sur 'nul prophète n'est honoré dans son pays'. Tous riaient en me regardant. Son discours fini, je pris la parole, faisant observer dès l'abord que nul n'avait encore essayé de me lapider à Saint-Jean-du-Gard. » Le prophète en question, ainsi reconnu par les siens fût-ce dans un rire général, avait tout juste 20 ans... Le fait n'est pas anodin d'une adhésion si spontanée de la part de compatriotes qui, après tout, auraient pu se sentir plus saint-jeannais que ce déraciné venu de Paris et passé par l'Angleterre ! Cet attachement durable – et pleinement réciproque – dénote un lien qui va au-delà de la nostalgie du pays qui ne manque pas d'êtreindre le citoyen de première génération. Il révèle une communion dans la proclamation de l'Évangile d'autant plus forte que d'autres, avant eux, avaient payé ce témoignage de leur vie. C'est *l'écho de leurs chants d'autrefois*⁷ qui résonne dans les cantiques nouveaux que Ruben Saillens vient faire découvrir à la jeunesse de Saint-Jean, comme lors de ce passage-éclair

⁴ Robert DUBARRY, *Pour faire encore meilleure connaissance*, Nîmes, 1955, p. 45.

⁵ Amzi Clarence Dixon (1854-1925), l'un des pères (baptiste) du premier fondamentalisme américain. Pasteur en Nouvelle Angleterre, puis de l'Église de Moody (Chicago), puis du Tabernacle métropolitain à Londres, il fut dès 1909 le premier secrétaire exécutif du comité chargé de l'édition des *Fundamentals*. Cf. A. C. Dixon, *a Romance of Preaching*, Londres/New-York, G.P. Putnam's Sons, 1931, 324 p.

⁶ Gaston Riou fut un intellectuel précurseur de l'idée d'Europe (« S'unir ou mourir », 1929), élu député radical socialiste de l'Ardèche en 1936.

⁷ Cf. le début de la deuxième strophe de *La Cévenole*, n° 164 dans le recueil *Sur les Ailes de la Foi*.

de septembre 1875, où « l'appartement de [sa] tante fut envahi par une cinquantaine de jeunes filles avec lesquelles, écrit-il (à sa fiancée !), je chantai deux heures durant nos nouveaux cantiques »⁸. Mon hypothèse, qui me permet d'ôter le point d'interrogation de mon titre, est que l'on ne saisit ni l'attachement réciproque de Ruben et de Saint-Jean, ni la vocation prophétique de Ruben Saillens et les inflexions de celle-ci, sans souligner la persistance sociale et spirituelle du passé camisard. Comme on en recevra la confirmation, ce passé exprime son enracinement autant que sa visée, le souvenir autant que l'avenir. L'épithète « camisard » décrit mieux que beaucoup d'autres le prophète qu'a été Ruben Saillens. *Camisard*, c'est-à-dire à la fois *populaire* et farouchement *bibli-que*. *Camisard*, c'est-à-dire attaché à une histoire qui oriente une psychologie⁹. Le type méridional, l'insouciance en moins ! *Camisard*, c'est-à-dire dépositaire d'une culture qui est une source d'inspiration. Car, au-delà de la lutte de guérilla, les camisards étaient porteurs d'une théologie de l'Église, rustique peut-être, mais novatrice. À leur suite, Ruben Saillens s'est défié des cléricatismes et a prôné l'autonomie de l'Église locale. Comme eux, il s'est mis à l'écoute de la voix du Saint-Esprit et comme eux, il a été capable de dissidence. Les camisards ont été tout sauf *religieusement corrects* – cibles de la propagande des plus forts, mais aussi mal vus des protestants « de sens rassis » du Royaume et du Refuge. On a fait d'eux des illuminés ou des mélancoliques pour les réduire au silence...

Je vous entends, [écrit-il en 1887¹⁰ à un sceptique], ces gens furent vaillants,
sans doute,

Mais leur enthousiasme avait fait fausse route.
Tous ces hardis croyants, vos pères et les miens,
Qui se laissaient ravir le plus noble des biens
Plutôt que d'abjurer, d'une bouche faussée,
Leur libre conscience et leur libre pensée,
Et montaient au gibet pour un prêche – entre nous,
Nobles ou paysans, étaient de pauvres fous.

Et lui, Saillens, revendique pour lui-même cette « sublime folie ». D'ailleurs, il n'est pas seul, rejoint notamment par un historien aussi éminent qu'Émile-G.

⁸. Lettre à sa fiancée Jeanne Crétin du 24 septembre 1875.

⁹. « Le montagnard cévenol, 'doux et inflexible' », notait Émile Saillens (1878-1970), dans *Toute la France*, Larousse, 1925.

¹⁰. Poème dédié « à un député [descendant de Huguenots, nommé Boissy d'Anglas] qui déclare 'n'appartenir à aucun culte' ».

Léonard dans son *Histoire générale du protestantisme*¹¹. Le prophétisme camisard a sans doute divagué à ses marges, mais il a réfréné, pour ceux qui sont venus après lui, le zèle persécuteur de Versailles, il a sauvé les réformés du « double jeu »¹², et préfiguré la renaissance. Les historiens¹³ ne manquent pas, d'autre part, de signaler le prophétisme camisard comme le prototype et la semence des Réveils qui ont relevé au XIX^e siècle les ruines d'un protestantisme accablé par la persécution et miné par le rationalisme.

Prophète camisard ?

Si l'on veut bien ne pas faire du terme camisard un emploi littéral, Ruben Saillens a assurément été camisard et prophète ! Je vous propose de repasser sa vie à travers ce double prisme. Celui-ci nous gardera de ployer sous l'empilement des hauts faits d'une existence très remplie. Nous tâcherons de suivre – ce sera notre plan – la trajectoire essentielle dans laquelle s'inscrit la vie du « petit camisard de Gardonnenque » devenu « prophète inspiré » pendant six décennies, d'abord « doux prophète populaire » aux accents parfois romantiques, « prophète bâtisseur » dans la force de son âge, puis ardent « prophète de la Bible », héraut d'un Réveil dont le message s'adressait d'abord, à ses yeux, aux Cévennes huguenotes. Il y voyait revivre, un jour, les ossements desséchés, en écho à la vision du prophète Ézéchiël (ch. 37), auquel Dieu avait montré jadis la « très, très grande armée » de ceux qu'il ferait *revivre* et qu'il *animerait* de son *Esprit*¹⁴.

¹¹. « ces prétendus névropathes avaient une attitude plus conséquente avec leur foi, plus digne et plus saine, que la plupart de gens cultivés du protestantisme, 'de bon sens' certes, mais partagés entre la circonspection, le masochisme social et les premiers projets d'accommodement » dans *Histoire Générale du Protestantisme*, tome III, p. 16.

¹². L'expression est d'É.-G. Léonard.

¹³. Philippe Joutard, en particulier.

¹⁴. On pourra se reporter à la troisième strophe et au refrain de la Cévenole :

O vétérans de nos vallées,
Vieux châtaigniers aux bras tordus,
Les cris des mères désolées,
Vous seuls les avez entendus !
Suspendus aux flancs des collines,
Vous seuls savez que d'ossements
Dorment là-bas dans les ravines,
Jusqu'au grand jour des jugements !

Esprit que les fis vivre,
Anime leurs enfants,
Anime leurs enfants,
Pour qu'ils sachent les suivre !

1. Ruben, le camisard de Gardonnenque

a) Racines camisardes

Que serait Saint-Jean-de-Gardonnenque sans son passé camisard ? Un vieux bourg sans histoire, sinon « d'art et d'histoire », comme beaucoup d'autres... Un intéressant conservatoire du vers à soie ! Je ne sais pas si Robert-Louis Stevenson, hétérodoxe certes, mais presbytérien d'Écosse, en aurait fait la destination de son équipée à dos d'âne, mais il est certain que son voyage avec Modestine aurait eu beaucoup moins d'intérêt ! Loin de nous donc l'idée funeste de réécrire l'histoire ! Il me faut pourtant insister : Ruben Saillens ne vient pas seulement au monde dans un pays de rudes montagnards cévenols, mais au cœur même du pays camisard, et à une époque où le souvenir des luttes est dans tous les esprits comme l'atteste, vingt ans plus tard, le récit de Stevenson. Ruben Saillens y naît le 24 juin 1855, il y a cent cinquante ans. Cent cinquante ans plus tôt, en 1705, Abraham Mazel était encore détenu dans la tour de Constance dont il s'évada peu après. Ainsi la naissance de Ruben Saillens est-elle exactement pour nous à mi-distance du temps qui nous sépare de la guerre des camisards. Cette constatation purement circonstancielle nous donne une idée de l'acuité du souvenir camisard au temps de sa naissance. La famille Saillens, de mémoire d'archives, est depuis toujours fixée à Saint-Jean ou dans les hameaux avoisinants, hormis une grand-mère paternelle originaire de Saint-Julien-d'Arpaon en Lozère. Les Saillens étaient à Saint-Jean dès avant la fondation de l'Église réformée dont ils furent parmi les premiers adhérents. Et l'on ne peut manquer de relier le nom à celui du hameau sur la route de Lasalle¹⁵. Même origine saint-jeannaise sans mélange du côté de sa mère, Émilie Guigou, ce qui peut décevoir, car on a quelque temps rêvé plus romanesque. Mais la recherche généalogique a fait descendre l'historiographie de son nuage rose ! Elle est à mettre au compte de l'imagination fertile de Frédéric Guigou, l'histoire de « l'enfant mystère », racontée par ce grand-père à Ruben, qui se souvenait aussi que son aïeul était « un peu éméché ce jour-là ».¹⁶ Ce récit, repris dans deux ouvrages¹⁷, attribuait une origine corse au trisaïeul de Ruben, orphelin amené à Saint-Jean par un voyageur

¹⁵ L'actuelle D153 qui relie, vers le sud, Saint-Jean-du-Gard à Lasalle via Sainte-Croix-de-Caderle.

¹⁶ Confiance transmise par Ruben Saillens à son petit-fils Jacques-A. Blocher (1909-1986) et à son propre petit-fils par celui-ci.

¹⁷ *Ruben et Jeanne Saillens, évangélistes* (Paris, Les Bons Semeurs, 1947, 352 p.), par Marguerite Wargenau et *Pour faire encore meilleure connaissance* (Nîmes, 1954, 198 p.), par Robert Dubarry.

non identifié et trouvé mort à son réveil, dont le maire d'Aubignac aurait ensuite été le tuteur. Ne faut-il voir ici qu'une confirmation de l'imagination irrésistible de l'aïeul ? Un trait de nostalgie bonapartiste, et « corsophile », puisque les Cévenols, même plutôt mécréants comme l'était le grand-père Guigou, révéraient l'empereur qui avait fait le concordat ? L'affabulation bonapartiste serait accréditée par les récits de grognard de l'empereur que le grand-père fit à son petit-fils, auquel il exhibait fièrement sa médaille de Sainte-Hélène... alors qu'il était né en 1798, et n'avait jamais pu être même un Marie-Louise !

b) Son père, Auguste Saillens

Le père de Ruben, Auguste, né en 1831, fils et petit-fils de meunier à Cabrières, était artisan chaisier au moment de la naissance de son fils. Lui-même avait été élevé dans une famille réformée dont les convictions propres s'étaient estompées. Orphelin de père à 16 ans, il avait eu une jeunesse turbulente que sa mère, faute d'instruction a-t-on pensé, n'avait pas réussi à discipliner. Elle-même avait été touchée par la prédication du Réveil qui avait retenti à Saint-Jean. C'est au cours d'une telle réunion – morave –, où il est venu faire du vacarme, qu'Auguste se convertit en 1853. C'est parmi les dissidents, darbystes, qu'il rencontre Émilie Guigou qu'il demande peu après en mariage. Le premier enfant, Ruben, est né depuis peu quand la famille quitte Saint-Jean pour Marseille.

Il vaut la peine de dire quelques mots du parcours d'Auguste. À Marseille, Auguste est d'abord chaisier, puis s'engage en 1863 comme colporteur biblique pour la Société évangélique de Genève. En 1868, il se rend à Lyon pour y œuvrer comme évangéliste dans l'Église évangélique, toujours employé par la même Société ; en 1873, il est à Paris, cette fois-ci appointé par l'Église libre¹⁸; en 1875, il regagne pour quelques années les Cévennes et fonde l'Église libre de Florac. Enfin, il retrouve Marseille en 1883, où il achève sa carrière, colporteur enfin sédentarisé, comme libraire évangélique – non sans avoir jusqu'en 1888 colporté quelques années de Biarritz à Bastia ! Doué d'une vive intelligence, entreprenant et volontaire, Auguste possédait en germe la plupart des dispositions qui devaient prendre chez son fils leur pleine expression. Mais une certaine impatience doublée d'un sens critique aigu le disposait peu à la stabilité. Le spécialiste du colportage protestant, Jean-Yves Carluer, a ainsi pu le qualifier de « plus remuant des agents de la Société évangélique de Genève ». Mais mobile dans ses projets, Auguste n'a

¹⁸. L'Église de la rue Saint-Maur, dont le pasteur est Marc Robineau.

pas varié un instant dans son attachement au passé camisard, sur lequel il n'a privé Ruben d'aucune lecture. Il a aussi légué à son fils, trait camisard, une fibre républicaine très ardente, qui portera sans aucun doute Ruben à s'enhardir plusieurs fois dans le champ politique. En première ligne contre l'intervention de la France à Madagascar en 1885, Ruben militera aussi activement en faveur du capitaine Dreyfus.

c) Saint-Jean comme un baume

Peu de temps après l'arrivée à Marseille survient le drame irréparable de la vie de Ruben : la mort de sa mère en décembre 1857, à 23 ans, et peu après celle de son petit frère Émile. Ce deuil marquera le tempérament du petit Ruben du sceau de la mélancolie. En net contraste avec l'optimisme invincible de son père, sa personnalité se construira sur un mode introverti, ce qui le conduira, longtemps, à évoquer sa propre taciturnité. Sa maman s'en était allée dans sa « maison des cieux » ; comme il l'écrira sur le seul objet qu'il aura reçu d'elle, sa Bible :

Ma mère en s'en allant à sa maison des cieux
De ce volume saint que marquèrent ses larmes
Me fit don...

Une « maison » vers laquelle Ruben a regardé tout au long de son ministère... Mais avant que son père remarié ne l'arrache à son village, Ruben engrange ses plus beaux souvenirs à Saint-Jean où il est confié aux soins de ses deux grands-mères de 1858 à 1862. Heureux ricochet d'un malheur immense, Ruben a ainsi pu nouer avec Saint-Jean un lien d'intimité comme on n'en crée que dans la première enfance, et être élevé dans le patois de son pays plutôt qu'en français : la langue nationale, il l'apprendra à Marseille. Ainsi Saint-Jean restera-t-il toujours pour lui auréolé du merveilleux de l'enfance. Il écrit de Londres à sa fiancée en 1874 :

Que j'aimerais y aller avec vous ! Je vous montrerais les sites les plus jolis, ceux de mon enfance ; nous irions cueillir des fleurs aux « Plaines », visiter les grottes historiques ; voir le « Moulinet », sorte de vieille habitation perdue au fond d'un valon tout plein d'ombre, de mystère et d'écureuils, où mon père est né ; puis nous monterions au cimetière, où la plupart de mes parents et amis dorment maintenant. Nous irions pêcher si vous en aviez envie, nous couririons la flore des montagnes, si vous en étiez amante. Nous irions dans les hauts chalets, buvant le lait de chèvre, mangeant du fromage piquant et savoureux. Nous irions, aux vendanges, grappiller dans les vignes et dépouiller les figiers de leurs fruits. (...) ¹⁹.

¹⁹ Lettre du 25 mai 1874.

Ruben comprend très vite la liberté que peut lui valoir l'attention alternée de ses deux grands-mères. Lui incline très nettement pour sa « grand' » Guigou : la grand-mère Saillens, quoique membre pieuse de l'Église libre, présentait quelques aspérités de caractère, et un parler parfois vert, surtout quand elle avait sa sciatique... L'histoire met en valeur le rôle des femmes dans la transmission de la foi aux prophètes camisards. Ruben souligne aussi pour lui-même que, très tôt, « le caractère tragique du témoignage chrétien [lui] avait été plus ou moins révélé par les récits d'une bonne grand'mère, cévenole et huguenote »²⁰ : sa grand-mère Guigou. À la compagnie de ses aïeules et de son grand-père s'ajoutent celles de sa tante Adèle, d'oncles, de cousins. Celle aussi de ses camarades d'école, d'abord d'école maternelle, puisqu'il fut l'un des premiers bénéficiaires de cette innovation pédagogique à laquelle le besoin de bras des filatures ne fut sans doute pas étranger²¹.

d) Du « jardin de Dieu » à la cité cosmopolite

Ruben aura trouvé à Saint-Jean davantage même que le substitut maternel qui lui était nécessaire. Car Saint-Jean n'est pas seulement le village amical où l'air est plus pur et l'habitant plus affable, Saint-Jean n'est pas seulement, dans la seconde moitié naissante du XIX^e siècle, le paradis du ver à soie qui fait la fortune de quelques entrepreneurs, ni même seulement le haut lieu du souvenir camisard : Saint-Jean est en 1855 un centre de premier ordre pour le Réveil qui agite depuis 1820 la vie religieuse du protestantisme. Saint-Jean est une pépinière de groupes nouveaux, morave, méthodiste, darbyste, qui s'ajoutent à la vieille Église réformée dont ils ne manquent de stimuler le zèle. Après l'étouffement irrésistible des persécutions, la foi huguenote refléurit. Et ce renouveau, fait significatif, est exactement contemporain de Ruben Saillens : le temps de sa petite enfance est celui de l'enracinement durable du Réveil à Saint-Jean, où se forme notamment, sous des auspices « ni méthodistes, ni darbystes » le groupe d'abord indépendant qui se rattache aux Églises libres en 1859. Le rapport de la « commission d'évangélisation » au synode de 1855 mentionne Saint-Jean-du-Gard comme un pays plein de promesses : le pasteur Eymann, qui y vient

²⁰. *Grâce et Vérité*, mars 1940.

²¹. Cette supposition m'a été confirmée par Daniel Travier. Le filage de la soie fut à l'origine d'un véritable « sur-emploi » féminin. Les filatures, dont la main d'œuvre était presque exclusivement féminine, furent à l'origine d'écoles maternelles (alors dites « salles d'asile ») qui facilitaient l'embauche des mères de jeunes enfants, en Cévennes notamment. Certes « inventées » par Jean-Frédéric Oberlin en 1769, les classes maternelles ne se généralisèrent toutefois qu'après la seconde guerre mondiale.

régulièrement en visite, en parle comme d'un « jardin de Dieu », tant la soif et l'engagement spirituels y sont remarquables. On ne trouve pas de salle assez vaste pour contenir tous ceux qui voudraient venir aux réunions ! C'est dans ce climat de piété vivante que grandit le petit Ruben, sans que le sérieux attaché au culte n'étouffe – miracle cévenol ! – le sentiment de totale liberté qui fut celui de son enfance à Saint-Jean.

C'est là [dit-il dans un poème écrit dans l'enfance] qu'on m'apprit à connaître
Notre doux et tendre Sauveur,
Là, qu'à genoux on me fit mettre
Pour l'invoquer avec ferveur

...Souventefois, enfant volage,
Ennuyé des tristes leçons
De l'instituteur du village,
J'allais courir par les buissons ;

Alors ma grand-mère éplorée,
Au moment de notre repas,
Cherchait sa brebis égarée,
Et souvent, ne la trouvait pas !

Je revenais avec la brune
Quand tout était silencieux
Mais jamais la peur importune
Ne troublait mon front radieux.

On imagine la rudesse du choc de la transplantation à Marseille, où Auguste fait revenir Ruben en 1862, après s'être remarié. S'agissait-il d'économiser le prix d'une pension ? Ruben est en tout cas privé de ses montagnes, et des affections dont il était l'objet à Saint-Jean. Il est aussi privé de son père lui-même, qui, comme colporteur, court le Midi de Vaucluse en Pyrénées. L'enfant se retrouve souvent en vis-à-vis avec une femme qu'il appellera sa mère, mais dont il ne se sentira jamais aimé. C'est pour Ruben le réveil à sa condition d'orphelin, une souffrance affective que seule apaise la méditation poétique. Heureusement, il y a l'école, une école primaire protestante, et un maître d'école malicieux qui punit l'élève dissipé en lui demandant d'écrire des poésies... stupéfait qu'il est par la précocité du jeune Ruben, dont la maturité a été comme forcée par la solitude et l'ennui. En poésie, son père, rimeur à ses heures, lui a le premier donné l'exemple. Mais Auguste était un optimiste trop incurable pour être plus qu'un poète de circonstance. La poésie de Ruben sera le chant de

toute son âme, l'expression d'une imagination jaillissante et d'un sens littéraire toujours sûr. Il saura ainsi, en pensée ou en rêve, se transporter à Saint-Jean, et mêler à ses souvenirs l'épopée camisarde.

La bourse aplatie du foyer paternel ne laisse pas Ruben longtemps divaguer à sa méditation. Son père, qui se trouve trop pauvre pour même permettre à son fils d'accepter la bourse qu'on lui propose pour le collège, le fait entrer à onze ans dans le monde du travail. C'est pour Ruben, qui devient commis d'un commerçant marseillais, le premier contact avec les « déshérités de la terre ». Pendant ses soirées, le méditatif est actif, et fréquente assidûment... les grands auteurs, dont Victor Hugo est pour lui le premier. Cette enfance entre Saint-Jean et Marseille a façonné un adolescent à la personnalité complexe, au regard mélancolique, porté à l'introspection, avide d'affection au point d'en être parfois craintif. Quand il se heurtera plus tard à l'inimitié, son père l'exhortera à se défier de son tempérament : « Tu sais, lui écrit-il, que cette malheureuse disposition à te croire l'objet d'une grande haine est un peu dans ton caractère naturel. Il faut, avec le secours de Dieu, que tu extirpes cette mauvaise plante de ton jardin. »²² Mais Ruben était aussi habité par une vitalité et une soif de vivre sans lesquelles notre prophète eût été un ermite...

2. Ruben Saillens, prophète inspiré

a) Ruben, le « doux prophète »²³ aux ouvriers

Apprentissages

La vocation prophétique de Ruben Saillens n'a pas eu à attendre le nombre des années. C'est Lyon, où la famille est depuis 1868, qui est le lieu de son appel prophétique. Ruben n'a pas encore 16 ans. Quelques mois après une défaite qui navre le patriote mais réjouit le républicain, touché par la prédication d'un colporteur venu de Lorraine, nommé Eck, Ruben prend la décision d'accepter l'amour et le pardon de Dieu, une décision que sa poésie laissait déjà envisager comme probable. Il rejoint ainsi la cohorte de ceux qui l'ont précédé dans la foi vivante au Dieu de la Bible. À peine a-t-il franchi ce pas que s'enchaînent les étapes décisives : c'est l'amour terrestre qu'il rencontre en celle qui deviendra sa femme quelques années après, Jeanne Créatin, la plus jeune des filles du pasteur

²². Lettre du 7 mai 1894.

²³. « Rome commande et règne au nom du doux prophète », Victor Hugo, *Les Châtiments, Livre II*.

baptiste de la ville. Fréquentation décisive aussi pour faire de lui un baptiste convaincu, comme beaucoup de ses amis à Saint-Jean !²⁴ Ruben reçoit le baptême en mai 1872. Dans l'élan de sa décision, l'employé du Crédit Lyonnais se multiplie en tous points de la ville pour prêcher l'Évangile, et devient le leader de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens, pour laquelle il écrit et prend la parole. Un jour, alors qu'il est absorbé par ses colonnes de chiffres, l'un de ses collègues lui désigne, dans la rue en contrebas, un individu occupé à évangéliser : c'est Grattan Guinness, éminent pasteur anglais. Celui-ci, ayant fait la connaissance de Saillens, lui offre presque aussitôt d'étudier dans l'Institut qu'il vient d'ouvrir. C'est ainsi que Londres sera le théâtre de ses seules études dirigées. Il recevra là-bas une formation essentiellement pratique mais marquante : sa vision du travail chrétien sera toute sa vie inspirée par la piété anglo-saxonne, son contact avec la misère des bas-fonds londoniens l'ancrera dans la conviction que la solution au mal social est d'ordre spirituel et que c'est l'Évangile qu'il faut prêcher d'abord. Il conservera aussi de ces brèves études de solides appuis outre-Manche, et une maîtrise de l'anglais qui lui vaudra bien des invitations dans les pays anglo-saxons.

Noël 1873 : il suffit qu'il vienne, de Londres, en vacances chez son père, désormais évangéliste à Paris, pour que le révérend Robert MacAll, qui vient de fonder sa *Mission aux Ouvriers de Paris*²⁵, jette sur lui son dévolu. Le pasteur anglais, qui loue des boutiques dans tout Paris pour y annoncer l'Évangile, attendait de pied ferme cet étudiant recommandé par Guinness. Il a d'urgence besoin d'aide et aimerait bien employer Auguste, mais l'Église libre ne veut pas laisser partir celui-ci. Le fils Saillens se retrouve du coup soumis à toutes les pressions. À peine est-il assis pour la première fois dans une salle de la Mission, qu'il est venu découvrir avec son père, que le jeune vacancier est sollicité pour apporter le message ! « Grand embarras, écrit-il, pour un jeune provincial qui se trouvait pour la première fois et sans préparation devant ces ouvriers parisiens qu'on nous peignait si frondeurs, si railleurs, si révolutionnaires !²⁶ » Il improvise sur le sujet prévu au programme, *l'amour de Jésus-Christ*. Cette improvisa-

²⁴. Quoique l'Église n'ait jamais été rattachée au mouvement baptiste, les pasteurs et les membres de l'Église libre de Saint-Jean-du-Gard ont été pour la plupart, depuis l'origine, favorables au baptême des seuls adultes.

²⁵. Elle deviendra peu après la *Mission évangélique aux Ouvriers de France*. Grattan Guinness avait, sans doute le premier, organisé à Paris, dès 1869, et pendant ou immédiatement après le siège de la ville, des « conférences populaires » qui avaient rencontré un vif succès. Cf. les « rapports sur les visites d'Église », in *Actes du synode de Mazamet de l'Union des Églises évangéliques* [douzième synode, 18 octobre 1871], Bonnet, Sandoz et Fischbacher, 1871, p. 161.

²⁶. Ruben Saillens, *Un grand évangéliste, R.W. MacAll*, Mission Populaire évangélique, 1901, p. 6.

tion décidera de sa vie. MacAll le recrute aussitôt, et lui fait faire trente réunions en vingt jours de... vacances ! Ruben le rejoindra dès le 1^{er} août 1874 à son retour d'Angleterre. Si c'en est fini pour lui des études proprement dites, il subit le plus exigeant des apprentissages : à dix-neuf ans, il prêche quatre fois le dimanche, et prend la parole chaque soir de la semaine, sans en souffrir cependant le moins du monde : « la chose est si agréable que c'est pour moi un vrai plaisir », écrit-il le 18 août 1874 après deux semaines de service. Il est en outre, à ses heures perdues, l'un des artisans des cantiques nouveaux que MacAll veut publier. Ruben rectifie des cantiques traduits à la diable par d'autres (« habillés à l'anglaise » par MacAll, selon le mot d'Auguste), et en adapte lui-même librement un grand nombre. Quand paraît, en avril 1875, le premier recueil des solos de Sankey, une bonne trentaine d'adaptations sont déjà de sa plume. Mais Ruben réussit à s'évader de Paris, et les Saint-Jeannais ont l'occasion de faire connaissance avec leur « petit prophète » dès l'été 1875 (c'est l'épisode que nous avons évoqué au début de notre exposé). De Saint-Jean, la diligence *la Montagnarde* conduit Ruben jusqu'à Florac d'où il redescend ensuite à pied avec son père par la Vallée Française. Il avait d'abord passé une semaine de vacances à Saint-Jean, où malgré une extinction de voix, il avait réussi à tenir les douze réunions que le pasteur Hippolyte Guibal, qu'il remplaçait, lui avait programmées. Sur le chemin du retour, il prêche à Sainte-Croix et à Saint-Etienne-Vallée-Française et retrouve enfin Saint-Jean :

À Saint-Jean, on avait annoncé que je devais donner mon dernier sermon le mercredi soir ; je ne pus trouver mon texte qu'une heure environ avant la réunion. Quelle lutte ! J'arrivai, et trouvai la salle comble. Elle contient 350 à 400 personnes. De plus, les escaliers du haut en bas étaient pleins, et sur la place, sous les fenêtres de la chapelle, se tenait une foule compacte. Jamais tant que ce soir-là, je n'ai senti ma responsabilité, mais j'ai pu parler avec force sur le Bon Berger (Ézéchiel XXXIV, 22)²⁷.

Indépendant

Le prophète était désormais confirmé ! Apprenti déjà passé maître, il va s'éloigner quelque temps de celui qui a été son mentor. Il a en effet l'âge du service militaire, qu'il peut effectuer, grâce à un concours financier reçu d'Angleterre, selon le régime du volontariat d'un an. Il évite ainsi le sort de ceux qui, tirant un mauvais numéro, écotent de cinq années de régiment. Affecté à Marseille, il s'ennuie copieusement mais prend une part active à la vie protestante de la ville, faisant valoir ses dons d'orateur, en particulier auprès de la

²⁷. Lettre à Jeanne du 20 août 1875.

jeunesse de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens. Son liant naturel lui vaut bien des amitiés, au point que, son service achevé, une fois marié, et malgré les regrets de MacAll, il répond à l'appel de ses amis marseillais qui souhaitent le voir entreprendre une œuvre dans leur ville. Il y fonde en octobre 1878²⁸, sur le modèle MacAll, une *Mission* qui fait salle comble dès le premier soir... Quatre ans plus tard, la *Mission de Marseille* possède des salles sur tout le littoral : dix en 1882, six à Marseille même, une à Cannes, une à Nice, une à Bastia et une à Ajaccio. En Corse même, terre jusque là à peine effleurée par l'évangélisation ! S'il emploie les « méthodes MacAll », il va parfois au-delà : l'œuvre en Corse est pratiquement une activité de mission en pays païen, et il publie un journal, la *Feuille Populaire*, qui recueille les fruits de sa période littéraire la plus féconde. Cette *Feuille* livre la primeur de contes et de récits allégoriques de son cru, dont *Le Père Martin*, qui connaîtra la fortune littéraire que l'on sait²⁹. Et comme il lui faut des collaborateurs, il ouvre une école pratique d'évangélisation. Le quasi-autodidacte a reçu la consécration pastorale en 1879 dans son cher Saint-Jean, sous les auspices des Églises libres. Sa *Mission*, qui dispose de tous les appuis voulus, est une œuvre pleine d'avenir...

Co-fondateur de la Mission Populaire

Mais on commence à se disputer Ruben Saillens. Robert MacAll le supplie de revenir à Paris quand son bras droit, le pasteur Dodds, meurt victime d'un empoisonnement par des champignons vénéneux. Ruben hésite beaucoup : l'œuvre de Marseille est florissante, et ses amis tiennent à lui. Le travail en Corse – le récit du grand-père Guigou a sans doute contribué à le pousser à cette œuvre pionnière – en est à ses balbutiements. Longtemps incertain, il cède enfin aux instances de MacAll, mais après un chassé-croisé ubuesque : les malles d'abord faites, le congé donné au propriétaire de Marseille, l'appartement loué à Paris, le déménagement est annulé en dernière seconde, à la grande joie des amis marseillais ! On se réinstalle donc, le bail de Paris résilié... mais on trouve pour finir avec MacAll une solution pour le déficit à couvrir, MacAll promet de faire de Saillens son adjoint, de lui laisser la haute main sur la branche de

²⁸. *Nineteenth Annual Report*, 1919, p. 5.

²⁹. Traduit en anglais et publié sans nom d'auteur, le récit du *Père Martin* arrivera sur la table de travail du comte Léon Tolstoï (1828-1910), qui en réalisera une adaptation à la scène russe sous le titre *Là où est l'amour, là est Dieu*. C'est à la lecture de la traduction anglaise du texte de Tolstoï (*Where God is, there Love is also*) que Ruben Saillens stupéfait reconnaîtra son propre *Père Martin*. Tolstoï reconnaîtra son emprunt à « l'admirable récit Martin » et le droit de paternité de R. Saillens, mais les éditeurs omettront parfois de citer la source. Cf. Léon Tolstoï, *Lettres, tome 2 : 1880-1910*, Gallimard, 1986, 452 p.

Marseille... et Paris l'emporte de nouveau. Les Saillens seront finalement de retour dans la capitale en juillet 1883. Ils ont le cœur lourd – « Paris, ce vaste abîme où je suis un atome » écrivait-il déjà en chemin de Lyon à Londres en 1873³⁰ –, mais pensent agir pour l'intérêt supérieur de la cause évangélique. C'est ainsi que se forme en 1882/1883 la *Mission Populaire évangélique*, par fusion de la *Mission de Marseille, de Nice et du Littoral* et de la *Mission Évangélique aux Ouvriers de France*, Ruben Saillens restant dans ce cadre directeur « à vie » de la branche de Marseille. Fait rarement relevé, la « Mission Populaire évangélique » est *conjointement* créée par la réunion des œuvres du pionnier MacAll et de son disciple Saillens.

Le « doux prophète », qui vient, avant de regagner Paris, de découvrir les États-Unis (1883) et d'être reçu, lui, l'évangéliste de 28 ans, dans le bureau ovale à la Maison Blanche par un président américain nommé Arthur³¹, entre dans les années les plus glorieuses, – les mieux fréquentées, si l'on veut ! – de son ministère. Il côtoie le grand monde – le gratin ! – protestant de la tendance orthodoxe, se trouve associé aux pasteurs de Paris les plus estimés. La Mission Populaire connaît sous son impulsion ses années les plus prospères. Mais l'évangéliste est insatisfait, le prophète abattu. Victime d'un « star system » dont il est l'astre principal (« Prie pour moi, les gens sont complimenteurs ici », écrit-il à Jeanne), il traverse en 1886 une crise spirituelle et morale grave, dont il ressort « vraiment » converti après avoir été visité par Dieu, comme d'autres « inspirés » avant lui. C'est le temps pour lui d'un examen sans concession de toutes les insuffisances de son ministère. Le défaut majeur du travail de la Mission Populaire, dont MacAll convient lui-même, c'est la fragilité de l'engagement chrétien des habitués des salles « MacAll », dont beaucoup ne parviennent jamais jusqu'à une Église protestante. Saillens est convaincu de devoir faire de ses auditeurs de vrais membres d'Église.

³⁰. Lettre à Jeanne du 20 juin 1873. Il écrira quelques jours ou semaines plus tard dans son cahier de poésie : « Paris, ce gouffre immense où je suis un atome / Paris est trop petit pour remplir un cœur d'homme... » À Paris, sur un omnibus.

³¹. Chester A. Arthur, vingt-et-unième président des États-Unis (1881-1885), fut le successeur du président Garfield, assassiné en juillet 1881. Il était auparavant son vice-président. R. Saillens relate ainsi sa visite à la Maison Blanche :

Au bout d'un instant, on nous conduit par un spacieux escalier au premier étage, à travers plusieurs antichambres, dans un cabinet de travail ovale. Nous nous asseyons, en attendant le Président.

Celui-ci tarde à venir; nous examinons la pièce et ses ornements. Elle peut avoir 10 mètres de longueur et 8 de largeur, 3 grandes fenêtres l'éclairent. Il a un bureau de bois sculpté et des fauteuils et un sofa, des corps de bibliothèque de distance en distance. Les livres sont très simplement reliés; ce sont des livres d'histoire, de droit et d'économie politique. J'y vois Thiers et Michelet; il y a aussi l'histoire ecclésiastique de Mosheim et quelques livres de religion.

b) Ruben Saillens, prophète bâtisseur

C'est ainsi que le « doux prophète » n'ayant d'autre souci que celui de sa prédication commet un premier acte de dissidence, dont il perçoit dès l'abord qu'il sera pour lui un « sacrifice », au plan du confort moral comme de l'aisance matérielle, et aussi du « standing social », puisqu'il rejoint « la secte méprisée des baptistes », un autre petit peuple obstiné de gens sans prestige. Mais ce renoncement, après l'épreuve vécue dans sa vie personnelle, lui paraît s'imposer. Il est convaincu et de la place centrale de l'Église locale dans la vie du chrétien, et aussi, – conviction encore bien minoritaire à l'époque – de la nécessité du baptême des croyants comme préalable à l'entrée dans l'Église. Lui qui a exercé son ministère dans un cadre inter-protestant a jusqu'alors laissé cette conviction au second plan, et d'autant plus facilement qu'il œuvrait comme en amont du recrutement des Églises. Homme d'Église, il deviendra désormais un « prophète bâtisseur », exposé en tant que tel non pas à un auditoire à dompter, mais aux difficultés de la gestion des hommes et du pouvoir. Il a convaincu MacAll de fonder dans le prolongement de la Mission des Églises rattachées aux différentes dénominations, avec l'espérance de « greffer sur la vieille et bien-aimée souche de nos Églises le jeune et vigoureux rejeton de la Mission MacAll », et de contribuer pour sa part, dans ce cadre, à une expansion substantielle du mouvement baptiste. Il obtient à cet effet à la fois l'appui des baptistes américains et celui de la Mission MacAll pour créer à parité une Église baptiste nouvelle à Paris.

L'œuvre nouvelle, comme autrefois celle de Marseille, démarre en trombe, fin 1888. On a trouvé près des Halles une salle qui fait une chapelle acceptable. Les réunions attirent dans l'Église le public des diverses salles de la Mission Populaire dont Ruben Saillens est le prédicateur habituel. Et l'Église nouvelle enregistre des taux de croissance inconnus dans la dénomination, et rarissimes en France dans toute l'histoire du protestantisme dissident : 50 membres fin 1889, 200 en 1891, 300 en 1893 ! Ce dynamisme attire de nombreux jeunes, de vraies vocations surtout, mais aussi quelques opportunistes, que Saillens lance dans le pastorat baptiste. Sous son impulsion, le baptisme évolue et s'assouplit dans sa pratique : Saillens baptise sans hésiter, et accueille à la Cène avec largeur. Mais des nuages s'amoncellent bientôt dans son ciel, et il se trouve en 1892-1893, malgré tous ses efforts d'anticipation, dans l'œil d'un pénible cyclone. Injustement mis en cause dans l'intégrité de sa gestion par des collègues jaloux ou agacés par son style de direction assez impérial, il est rapidement justifié, mais il vit difficilement cette épreuve qui restera le grand drame de son

ministère. Il se relance cependant avec ardeur, et contribue avec l'appui renforcé de l'Amérique au développement de la dénomination. C'est ainsi tout un second baptisme qui se constitue : à partir de 1891, le baptisme « Saillens » s'implante dans le midi, à Nîmes, Marseille, Toulon, Nice, en banlieue parisienne à Colombes, dans l'ouest à Rouen et Châtellerauld, et les Églises anciennes de Lyon, Saint-Étienne et Montbéliard le rejoignent. Au-delà des frontières, il contribue à l'éclosion d'Églises baptistes dans le Jura bernois et plus tard à Bruxelles. Il se retrouve ainsi à présider un « second baptisme », de dimension équivalente au baptisme plus ancien, rassemblé peu à peu dans une Association dite « franco-suisse », mère de l'actuelle Association Évangélique d'Églises Baptistes de Langue Française.

Toutefois, Ruben Saillens, au tournant du siècle, est surtout préoccupé par la perte de convictions bibliques qui s'accroît dans le protestantisme. L'affaire n'est pas nouvelle. Alors qu'il avait dû se séparer de MacAll en 1890 car son baptisme militant gênait dans la Mission, il avait aussi espéré se trouver sur un terrain théologique plus ferme en s'engageant à 100 % dans le camp baptiste. Mais il avait vite déchanté. Lui, le camisard, l'inconditionnel de la Bible, avait été frappé, dès 1892, par la proportion de chrétiens « attiédés » (*down-grade*) qu'il avait rencontrés parmi les baptistes d'Amérique. Il en avait immédiatement déduit la perspective de luttes futures, anticipant très exactement la teneur de la dernière mission « prophétique » de son ministère. L'emploi de pasteur, quelque peu sédentaire, n'est pas celui qui convient le mieux à une nature... plutôt pérégrine. Les invitations qu'il reçoit le confirment dans l'idée qu'une mission urgente lui est adressée : celle de travailler au Réveil qui ramènera un grand nombre dans la foi au Christ de l'Écriture. Il organise ainsi sa sortie du pastorat, avant de s'y être beaucoup assoupi, puisqu'il aura lui-même pratiqué plus de mille baptêmes en seize ans de ministère. Sa charge d'Église transmise à son gendre Arthur Blocher en 1905, selon une disposition temporaire qui devient ensuite définitive, il délègue graduellement sa responsabilité de directeur du baptisme franco-suisse au pasteur nîmois Robert Dubarry. Lui, Saillens, sera désormais « prophète de la Bible » et promoteur du Réveil.

c) Ruben Saillens, prophète de la Bible

Daniel Travier évoquait la « camisardisation » de l'espace en Cévennes³² ; je lui emprunterais le néologisme pour parler de la camisardisation du travail prophétique de Ruben Saillens, et de « seuils de camisardisation » graduels dans son parcours, le premier étant franchi en 1888, le second en 1905. « Camisardisation » au sens d'une prise d'indépendance liée à une radicalisation de sa prédication décidée avec la conviction de l'urgence. Premier seuil, il avait déjà en 1888-1890 choisi une dissidence coûteuse. Il s'engage à partir de 1905 sur un chemin plus escarpé encore en se posant en champion de l'orthodoxie biblique pour toutes les dénominations protestantes. Il prend ainsi le risque constant de se trouver seul face au grand nombre, victime de l'incompréhension des « orthodoxes » étonnés de son ouverture dans la collaboration, sans que sa théologie obstinément biblique lui permette de se faire beaucoup d'amis parmi les tenants de la théologie nouvelle. L'opposition à Saillens existe bien. En mars 1921 par exemple, le Conseil presbytéral de l'Église réformée de Valence refuse tout local, même en location, au pasteur Antonin qui voudrait y organiser une convention avec Ruben Saillens, au motif que « si on doit rendre hommage à la ferveur et au talent de M. le pasteur Saillens, il a en théologie des idées tout-à-fait [sic] personnelles... et attaque, dans ses réunions, les idées contraires »³³. Ruben Saillens n'est plus le doux prophète qui prêchait par allégories aux ouvriers de Belleville...

Alors qu'il avait déjà conduit de puissantes réunions de Réveil, Ruben Saillens devient à partir de 1905 le porte-voix français du mouvement qui transforme le pays de Galles depuis 1904. On connaît les proportions inouïes prises par le Réveil gallois, et le bouleversement social qu'il engendre : 150 000 conversions sur 1 300 000 habitants provoquent une raréfaction du crime qui crée du chômage dans les tribunaux ! Ruben Saillens ne pouvait qu'aller voir cela de près... ce qu'il fait avant d'être le principal propagateur du Réveil sur le continent. Après Cardiff, d'où il rapporte en particulier le cantique *Torrent d'amour et de grâces*, il organise à Paris des réunions publiques qui sont prises d'assaut chaque soir, puis il est invité par des pasteurs de toutes dénominations, dans toutes les régions de langue française, pour parler du Réveil. Ces sollicita-

³² La présente conférence a suivi le 21 mai 2005 celle de Daniel Travier, consacrée à *La Cévenole*, et reproduite dans ce même volume de *Théologie évangélique*.

³³ Extrait communiqué par M. le pasteur Sylvain Aharonian.

tions incessantes le conduisent à décider d'y consacrer tout son temps, en accord avec ses employeurs américains (car il est « missionnaire » salarié par le comité baptiste américain), auxquels il explique que la meilleure stratégie est pour les baptistes de « contribuer au réveil de toutes les dénominations »³⁴. C'est dans la foulée de ses réunions sur le Réveil qu'il introduit en francophonie une nouveauté qui connaîtra un succès de plusieurs décennies : le mouvement des conventions chrétiennes, rassemblements de grande ampleur souvent organisés sous de vastes tentes, où l'annonce de l'Évangile est conjugée avec l'approfondissement de la piété. La tente résout la question de la recherche de salles adaptées – une tente contient de 1000 à 2000 places –, et crée un environnement conçu comme ludique qui attire les curieux. Si Saillens ne recourt qu'à la Bible et à ses dons oratoires naturels, il utilise pour ses campagnes, afin d'attirer l'attention de ses auditeurs sur le sérieux de l'enjeu qu'il leur présente, des *cartes de décision*³⁵ que ceux qui se convertissent sont invités à renvoyer après avoir signé un texte où ils expriment le désir de « se donner entièrement à Dieu ». Ces cartes, qui valurent bien des critiques à Saillens, illustrent bien l'absence de détour qui caractérise sa prédication. L'homme et le message sont d'un bloc, mais son inflexibilité montagnarde ne l'empêche pas d'être partout demandé, à Paris et en province, et de nouveau par la Mission MacAll avec laquelle il a renoué.

Celle des conventions qui aura le plus grand retentissement – national et international – sera celle qui, chaque année, réunit à partir de 1907 à Chexbres, puis à Morges, dans le canton de Vaud, des chrétiens « réveillés » de toutes dénominations. Ruben Saillens organise aussi des conventions à Paris (1910, 1912) et de façon régulière à Lézan (la première fois en décembre 1911, puis jusqu'à 1920, sauf en 1914), où le réformé Albert Cruvellier est le pasteur invitant. D'ampleur moindre que celles de Morges, les conventions de Lézan, écrit Ruben Saillens, sont animées du même esprit. Le fleuron de ses conventions est cependant celle qu'il tient à Nîmes au printemps 1914, avec un succès qui étourdit la bonne société protestante de la ville. « Pendant cinquante soirées, écrit Robert Dubarry, la tente, qui contenait de douze à quinze cents places, ne se désemplit jamais »³⁶. Achevée le 10 juin, cette campagne encourage dans l'été suivant Ruben Saillens à faire de Nîmes son quartier général jusqu'à ce que la

³⁴. Lettre de janvier 1907 au D^r Barbour.

³⁵. *Ruben et Jeanne Saillens, évangélistes*, Paris, Les Bons Semeurs, 1947, p. 138.

³⁶. *Pour faire encore meilleure connaissance*, p.34.

paix revienne... Sa base ainsi fixée dans le Midi, Ruben Saillens change de public, comme il l'explique à ses amis anglais : lui qui longtemps a surtout prêché à des catholiques de naissance, œuvre désormais à ranimer la foi des populations protestantes, contexte dans lequel la notion de « Réveil » prend tout son sens. Invité aux États-Unis en 1918 par les baptistes américains pour parler à leur convention d'Atlantic City, il retrouve fin juillet Nîmes qu'il a quitté fin avril. Empêché d'aller à Morges par l'épidémie de grippe qui y sévit, il décide de rester à Saint-Jean-du-Gard jusqu'à la fin de septembre 1918. Ce sera sauf erreur le dernier ressourcement de longue durée de Ruben Saillens dans sa ville natale.

La paix revenue, les Saillens retrouvent leurs quartiers de Courbevoie, et recherchent la volonté de Dieu parmi des projets qui, comme toujours, foisonnent. Depuis le voyage en Amérique, où il s'est adressé aux 700 étudiants du *Moody Bible Institute*, une idée a fait son chemin. Ruben Saillens est depuis longtemps soucieux de la préparation des jeunes au ministère pastoral, laquelle ne peut être confiée, à ses yeux, à des Facultés où les doctrines « modernistes » sapent l'autorité de la Bible. Le remède, éprouvé outre-Atlantique, est de fonder des écoles où l'on enseigne conjointement la Bible et la piété, ce qui est la raison d'être des *Bible Institutes*. Jeanne, de son côté, plaide la cause des jeunes femmes dont la guerre a fauché les fiancés, et qu'il serait urgent d'associer au travail chrétien. Ruben, l'autodidacte, a toujours eu l'âme d'un professeur. N'a-t-il pas dans sa jeunesse fondé l'école pratique d'évangélisation de Marseille ? Prédicateur de Réveil, il n'a jamais perdu de vue la nécessité de la formation biblique. Des cours de deux ou trois semaines précèdent ses conventions pour préparer les laïcs des Églises. À Nîmes en 1917 et 1918, puis à Paris en 1921, il organise un « Institut Biblique » temporaire. À la fin 1919, A. C. Dixon lui procure la somme voulue pour lancer un Institut Biblique permanent, mais il est difficile de trouver un immeuble adapté. Ce n'est qu'en 1921 que l'on trouve à Nogent-sur-Marne la maison pour l'Institut projeté, que l'on inaugure en octobre suivant.

L'Institut que lui, l'ardent baptiste, fonde avec des fonds baptistes, est placé sur une base inter-protestante et biblique, bibliciste même, dans la continuité directe des conventions et de l'*Union des chrétiens évangéliques* qui vient d'être fondée par plusieurs pasteurs et laïcs, dont lui-même, le 15 octobre 1920³⁷. C'est

³⁷ L'*Union des chrétiens évangéliques* est parallèlement créée en Suisse romande en 1922.

dans ce vivier, cévenol et suisse, que l'Institut recrute ses premiers professeurs, libristes, méthodistes, réformés évangéliques, sans oublier quelques baptistes. Quelques-uns seulement, car le moment ainsi retardé de l'ouverture de l'Institut coïncide avec une fragmentation du baptisme français, qui se sépare en trois courants. Ruben Saillens, à 66 ans, se trouve, sans l'avoir souhaité, coupé de la plupart des Églises qu'il a fondées ou relancées, hormis « son » Église qui vient de choisir le nom d'Église du Tabernacle. L'Institut, ouvert avec un effectif de seize étudiants, jeunes filles et jeunes gens, de France, de Suisse et de Belgique, acquiert cependant vite une réputation favorable. L'enseignement est conforme au but annoncé et les élèves sont souvent de grande qualité. Le fondateur a ainsi le privilège de voir s'attacher à l'œuvre des jeunes capables un jour de lui succéder : René Pache, Roger Chérix, Jules-Marcel Nicole et Jacques-A. Blocher, son petit-fils. Lui, dont énergie s'amenuise avec l'âge, qui raréfie ses déplacements en province, exerce une influence théologique en profondeur comme il n'en avait pas encore eu l'occasion. Il publie en 1932 son dernier livre, un résumé de la doctrine chrétienne, *le Mystère de la foi*. Cet isolement relatif, propice à l'étude, produira en fait, paradoxalement, une recomposition durable du courant « orthodoxe », évangélique, en francophonie. L'Institut s'affirmera de façon graduelle, et plus nettement encore après 1945, comme une institution centrale dans la construction du protestantisme évangélique. Le sociologue Sébastien Fath utilise l'expression « cœur de réseau », pour décrire le rôle de l'Institut Biblique de Nogent dans la refondation du mouvement évangélique. Celui-ci, d'ailleurs, est de plus en plus... « camisard » par sa conception de l'Église. Pour la première fois depuis qu'Antoine Court a fait taire les prophétesses des Cévennes, une école a parmi ses objectifs la préparation des jeunes filles au saint ministère !

Conclusion

Le natif de Saint-Jean n'a pas fini ses jours à Nogent. La guerre l'en a chassé à l'automne 1939. Jeanne et lui, dans le grand âge désormais, sont d'abord partis au-delà de Troyes dans l'Aube, puis ont fait la route de l'ouest vers Condé-sur-Noireau, en Normandie, pour se rendre dans la belle-famille de son fils aîné Émile. Là, Ruben a été actif jusqu'à la fin, prêtant son concours, lui qui détestait ne pas prêcher un dimanche, au pasteur réformé de la ville. « Vieux prophète », il a jusqu'au jour de Noël 1941 annoncé l'Évangile de toujours : « la mort expiatoire et la résurrection corporelle de Jésus-Christ et l'absolue inspiration des Saintes Écritures dans leur entier ». Il s'en est allé auprès de Dieu le 5

janvier 1942, un lundi à 14 h, trois mois après celle qui l'avait secondé, et parfois précédé, pendant 64 ans. Il a bien mérité de son héritage camisard. L'affable et doux prophète des premiers temps a revêtu avec les années les traits du prophète des temps anciens, tout à la fois « bonhomme » et « reboussier »³⁸, difficile à convaincre sauf si c'était Jeanne qui argumentait. On l'a comparé à Jaurès et à Gambetta, à Lloyd George et à Spurgeon, des Universités américaines l'ont fait deux fois docteur, lui est resté un simple fils du pays camisard, à l'aise auprès du peuple, toujours un peu embarrassé dans le grand monde. Il est resté le chantre de la *Cévenole*, celui qui, peu après la composition de cet hymne, avait écrit au député Boissy-d'Anglas (en 1887) :

Sachons de nos aïeux conserver l'héritage !
Ah ! Ne voyez-vous pas la Patrie en danger ?
L'ennemi, ce n'est pas, aujourd'hui, l'étranger,
Ce sont nos lâchetés et notre insouciance,
C'est le trop long sommeil de notre conscience,
C'est le Culte effréné de la chair, remplaçant
Le culte de Celui dont le Verbe, et le sang,
Et l'Esprit, peuvent seuls régénérer le monde !
Revenons, revenons, à la source profonde !
L'Espérance est toujours fille du souvenir,
Et c'est sur le passé qu'est bâti l'avenir !

Et si le romantisme juvénile perce encore ici sous l'accent camisard, le prophète d'âge mûr, qui parle au Mas Soubeyran le 6 août 1922, apporte le complément de sa propre pensée. Après avoir averti contre l'inconséquence qu'il y a à « célébrer des ancêtres dont la grandeur consiste en ce qu'ils n'avaient pas d'ancêtres, et [à] glorifier des hommes qui eux ne se glorifiaient d'aucun homme », il insiste sur l'indispensable appropriation personnelle du salut : « si tu ne peux pas dire », lance-t-il sous les châtaigniers, « 'Jésus-Christ est mort pour moi', tu chanteras peut-être la Cévenole et le cantique de la Tour de Constance, tu te mettras des médailles sur la poitrine pour montrer que tu es un bon Huguenot, si tu ne peux pas dire : 'je crois que Jésus-Christ est mort pour moi', tu n'es pas de la famille, tu n'appartiens pas à la race de Dieu, tu ne seras pas dans l'immense assemblée qui se prépare, qui est convoquée, à laquelle accourent de tous les bouts du monde des hommes de toutes les couleurs, et qui dans toutes les langues chantera le cantique toujours nouveau : à l'Agneau qui a

³⁸. C'est-à-dire, dans la langue cévenole, davantage porté à s'opposer qu'à consentir...

été immolé et qui est mort pour nous, à Lui soient l'honneur, la louange et la gloire aux siècles des siècles. Amen. »

« Je crois que Jésus-Christ est mort pour moi ». Je vous propose de le laisser conclure ainsi lui-même.

Jacques-Émile BLOCHER